

INTRODUCTION

Dans le cas d'Héraclite, les nombreux fragments conservés ont incomparablement plus d'importance que les maigres données de la doxographie *stricto sensu*. Sur la chronologie même d'Héraclite, comme sur ses relations avec la cité d'Ephèse et les Ephésiens, ses compatriotes, ce que l'on sait de plus certain ressort des fragments. Il résulte de B 40 qu'Héraclite vivait et écrivait alors que Pythagore (qui « florissait » à Samos sous le règne de Polycrate, 533-522 av. J.-C.), comme Hésiode, appartenait déjà au passé, et que Xénophane (qui vécut au moins quatre-vingt-douze ans entre 580 et 470) et Hécatee (mort après 494) avaient atteint la grande notoriété. Comme, d'autre part, Héraclite ne dit rien de Parménide, et (même si sa critique de la notion d'« être » l'atteint implicitement) ne le vise pas — car il n'a en vue que l'« être » du langage préphilosophique (langage réifiant, pour lequel les choses *sont*) et de l'ontologie commune —, alors qu'au contraire Parménide paraît bien viser Héraclite lorsqu'il attaque ceux pour qui « cela est et n'est pas, à la fois le même et non le même », et pour qui, « pour toutes choses, le chemin qui va revient » (fr. B 6 DK), il en résulte (puisque la rencontre dont parle Platon, *Parm.*, 127 b, et que l'on peut considérer comme historique, entre Parménide âgé d'« environ soixante-cinq ans » et Socrate « fort jeune » — il était né en 470-469 — doit avoir eu lieu vers 450) que l'*akmè* d'Héraclite (sa quarantième année) doit se situer sous le règne de Darius (522-486 av. J.-C.) — Diogène précise (IX, 1) : dans la LXIX^e olympiade (504-501), mais sans doute se fait-il l'écho d'une déduction ou d'Apollodore ou du fondateur de la chronologie ancienne, Erathostène (275-194 av. J.-C.). Bien que les lettres d'Héraclite à Darius soient apocryphes, la tradition qui le met en rapport avec le Grand Roi

peut n'être pas sans fondement (cf. Bernays, *Die herak. Briefe*, p. 13 s.); le fait est, toutefois, si l'on s'en tient aux fragments, que les mages iraniens, qui gravitaient autour de l'Artémision d'Ephèse, n'avaient pas sa sympathie (B 14), et que les rites et usages perses n'avaient rien, semble-t-il, pour l'attirer (cf. *ad* B 96). La tradition biographique (Clément d'Alex., *Stromates*, I, 65 = A 3, p. 60-61 M.-T.) veut qu'Héraclite ait persuadé le tyran Mélancomas de renoncer au pouvoir; ce qui est sûr est seulement qu'il devait être un adversaire résolu du pouvoir tyrannique, lui pour qui la vie publique doit se fonder sur le respect de la loi et du droit (B 114; B 43; B 44). Ce que nous dit également la tradition biographique de son refus de légiférer pour les Ephésiens et de gouverner avec eux (D.L., IX, 2-3) n'a probablement pas d'autre appui que les textes mêmes où on le voit attaquer les gens d'Ephèse pour avoir banni son ami Hermodore (B 121), et préférer à la clameur de la foule, ou même à l'expression de la volonté populaire par le nombre des voix, le sage jugement d'un seul (cf. B 49; B 33). Les propos d'Héraclite portent d'ailleurs tellement la marque d'une nature aristocratique que l'on est prêt à admettre qu'il était de la race royale des Androclides (les descendants d'Androclos qui, au XI^e siècle, avait conduit l'émigration ionienne d'Athènes en Asie Mineure et fondé Ephèse), et que, comme tel, il avait été éduqué pour, en tant que βασιλεύς, présider aux jeux publics et aux fêtes sacrées de Déméter (Strabon, XIV, 3 = A 2, p. 58 M.-T.), « royauté » surtout honorifique, et qu'il aurait, selon Antisthène le péripatéticien, abandonnée à son frère (D.L., IX, 6).

Pour l'établissement de la doctrine, la tradition doxographique est non seulement, par rapport aux fragments, de peu de valeur, mais son rôle a été plutôt négatif, car elle a conduit à attribuer à Héraclite des conceptions non seulement étrangères aux fragments mais incompatibles avec eux, telle la conception du Logos comme raison cosmique (Sextus Emp., *Adv. Math.*, VII, 127-134; VIII, 286 = A 16, p. 146 s. M.-T.), ou la théorie de la conflagration (ἐκπύρωσις, D.L., IX, 8; cf. *ad* B 30, *in fine*) et du retour éternel du même, ou telle autre conception stoïcienne (pour Chalcidius, c. 251 = A 20, p. 169 M.-T., Héraclite approuverait le recours à la divination!); il est arrivé aussi que des notions héraclitéennes ne se laissent pas reconnaître dans la terminologie stoïcienne (ainsi le πρηστήρ dans ce que Marc Aurèle appelle l'ἀήρ : cf. B 76). Nombreux avaient été les commentateurs de l'ouvrage d'Héraclite (D.L., IX, 15); et beaucoup, parmi eux, appartenaient, tels Cléanthe et Sphairos,

à l'école stoïcienne, ou avaient des affinités avec le Portique. De ces commentaires sortit un Héraclite traduit, parfois trahi, qui se substitua d'autant plus facilement à l'original que celui-ci passait pour difficile à entendre (cf. D.L., IX, 6), d'où le surnom d'« Obscur » (Σκοτεινός) qu'on lui donna (Suda, *Lexicon*, n° 472, éd. Adler = A 1 a, p. 56 M.-T.). « Héraclite et les Stoïciens disent que... » (Aétius, V, 23 = A 18) : l'association fut aussi bien le fait des doxographes que des disciples ou des adversaires (Lucrèce, I, 635 s., vise les Stoïciens à travers Héraclite). Tout cela ne signifie pas que les données de la doxographie doivent être négligées, particulièrement l'analyse que donne Diogène des Opinions d'Héraclite (IX, 7-11), et qui remonte aux *Physicorum Opinions* de Théophraste (cf. p. 30-31 M.-T., la note 33 de Mondolfo, qui rassemble les éléments de la discussion); mais c'est à partir de l'étude des fragments qu'il y a lieu de décider de ce qu'il faut en retenir.

L'essentiel est donc, à défaut du livre perdu d'Héraclite, d'en recueillir les fragments et de les bien entendre. Certes, cela implique une certaine idée du livre lui-même. Y avait-il même « livre », à proprement parler? Diels songe à un recueil plus ou moins astructuré d'aphorismes, cette forme aphoristique étant elle-même « empruntée » (« borrowed », *Encycl. Hastings*, VI, p. 591) aux écrits gnomiques qui circulaient largement au vi^e siècle. Mais Héraclite n'est pas de ceux qui empruntent ou imitent. Kirk (p. 7) entend se référer au « dire » d'Héraclite, non à son livre, car « it is possible that Heraclitus wrote no book »; celui-ci aurait, en ce cas, été composé par un élève pour garder la mémoire des paroles du maître. Mais, outre que « les auteurs durent, à compter du vii^e siècle, écrire leurs œuvres, ne fût-ce qu'en un seul exemplaire destiné à servir de référence » (Reynolds-Wilson, p. 1), rien n'indique qu'Héraclite, que les fragments nous montrent se heurtant à l'incompréhension générale, ait eu un seul disciple de son vivant. Selon Diogène (IX, 6), il déposa lui-même son livre dans le temple d'Artémis. Pourquoi pas? Et, si tel est le cas, comment se représenter ce livre? Une épigramme, rapportée par Diogène (IX, 16), conseille : « Ne déroule pas à la hâte le volume d'Héraclite d'Ephèse. » La matière du livre grec était le papyrus (arrivé d'Égypte à la fin du vii^e siècle), et le livre avait la forme d'un rouleau. Il n'était écrit qu'au recto, en majuscules et en colonnes parallèles. Tel était déjà, croyons-nous, le livre d'Héraclite (il eût pu écrire sur plaquettes d'argile, comme en Assyrie ou à Pylos, ou sur cuir — cf. Hérodote, V, 58 —, mais, ces procédés se prêtant

moins bien à l'écriture, il n'y eût fait appel qu'en dernier recours). En Ionie, au tournant des VI^e et V^e siècles, on commença à diffuser des copies des œuvres littéraires. Il est possible qu'Héraclite ait déposé son livre à l'Artémision pour que chacun pût en prendre copie. On trouvera bientôt les œuvres d'Anaxagore sur le marché d'Athènes (cf. Platon, *Apol.*, 26 d; Eupolis, fr. 304 Kock). Cela a dû être le cas du livre d'Héraclite : les œuvres des philosophes et des historiens ioniens furent, sans doute, parmi les premières à avoir un public (Reynolds-Wilson, *loc. cit.*). Mais c'est dès le début du V^e siècle que le livre a dû être copié. Sinon comment expliquer la rapide diffusion de l'héraclitéisme dans le monde grec — puisque bientôt Parménide, Cratyle, puis Démocrite (cf. Kahn, p. 4 et n. 11), Euripide, l'auteur du traité ps. hippocratique *Du régime*, etc., connaîtront les idées d'Héraclite, et que l'on verra apparaître des « Héraclitéens » (D.L., IX, 6)? L'ouvrage était écrit en dialecte ionien et en prose rythmée (Marcovich, après Deichgraeber, a mis en relief, y compris par la typographie, ces éléments de rythme). Les mots n'étaient pas séparés; l'accentuation et la ponctuation étaient inexistantes (il n'était pas nécessaire qu'Héraclite fût obscur « à dessein » pour que seuls les gens « capables » de l'aborder pussent le lire, ainsi que le dit Diogène Laërce, IX, 6 : il n'était, de toute façon, accessible qu'à de telles gens).

L'Artémision d'Ephèse, dont la construction, commencée vers 560 av. J.-C., demanda une centaine d'années — et donc se poursuivit durant toute la vie d'Héraclite (qui, en y plaçant son livre, le confiait à ce qui, de toutes les choses humaines, lui semblait devoir être le plus durable) —, et qui surpassait alors par ses dimensions tous les autres temples grecs (le roi de Lydie, Crésus — à qui, du reste, jusqu'en 546, Ephèse, comme les autres cités ioniennes, payait tribut — en avait offert « le plus grand nombre des colonnes », Hérod., I, 92), fut détruit, en 356, par l'incendiaire Erostrate, et alors sans doute, avec lui, l'original du livre d'Héraclite. Des copies, aucune, à ce jour, n'a été retrouvée, mais il n'est pas impossible — bien que peu probable — que dans l'avenir l'ouvrage entier nous soit rendu (mais — si l'on songe au *περὶ φύσεως* d'Épicure que nous rendent les fouilles d'Herculanum — dans quel état?). Rien n'interdit de penser que de telles copies intégrales ont existé jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne (on imagine mal que l'empereur Marc Aurèle, féru d'Héraclite, n'ait pas tout fait pour avoir la sienne). Il semble que, si les citateurs des

II^e et III^e siècles, en particulier Clément et Hippolyte, avaient travaillé seulement d'après des livres de δόξαι φιλοσόφων, ils reproduiraient plus souvent les mêmes textes, au lieu de nous donner, comme ils font, des ensembles variés et complémentaires.

Platon est, pour nous, le plus ancien citateur d'Héraclite (ce qui ne signifie pas le plus exact : il cite de mémoire, et il intègre le texte cité au sien propre), Albert le Grand (XIII^e siècle) la source la plus récente. Les sources les plus riches (plus de dix citations) sont Clément d'Alexandrie, Hippolyte de Rome, Plutarque, Diogène Laërce et Stobée. Le don de sympathie de Plutarque n'a d'égal que sa puissance d'assimilation : il « plutarquise » les auteurs cités, si bien qu'il est parfois difficile de distinguer la part du cité et celle du citateur. Clément, esprit droit, bienveillant, qui avait étudié la littérature et la philosophie anciennes et gardé son estime pour elles, mérite confiance, même si la notion de « critique historique » lui est plutôt étrangère. Hippolyte cite Héraclite pour montrer que l'hérétique Noët et ses disciples (pour qui Dieu, dit-il, unit en lui-même les contraires : il est Père et Fils, est mort et n'est pas mort, etc.) n'ont fait que le plagier; mais les paroles qu'il invoque sont loin d'être purement subordonnées à cette intention polémique : oubliant un peu celle-ci, il s'attarde à l'exposé de la doctrine, avec un intérêt manifeste pour cette sagesse profane. Diogène Laërce et Stobée sont des compilateurs qui dépendent entièrement de leurs sources, lesquelles peuvent être excellentes ou médiocres. En tout état de cause, chaque fragment doit faire l'objet d'une critique particulière, le nom du citateur n'étant jamais, pour l'authenticité du fragment, une garantie suffisante.

Cette question de l'authenticité du texte est naturellement, pour l'éditeur, la question capitale. A cet égard, des divergences non négligeables subsistent entre les éditeurs d'Héraclite; et alors que les sources dont ils disposent sont les mêmes, le nombre des fragments « originaux » varie : le fragment 115 (notre fr. 101), « A l'âme appartient le discours qui s'accroît lui-même », que Hense, Schenkl et Diels, suivis par Walzer, Bollack-Wismann, Kahn, donnent à Héraclite, est écarté par Bywater, jugé douteux par Marcovich, tandis que pour Diano et Serra dire que le discours de la ψυχή « s'accroît lui-même » n'a pas de sens (« non ha senso », p. 103, n. 1); le fragment 49 a (notre fr. 133), « Nous entrons et nous n'entrons pas dans les mêmes fleuves; nous sommes et nous ne sommes pas », accepté comme authentique par Bywater, Zeller (et

Nestle), Burnet, Diels (et Kranz), suivis par Walzer, Mondolfo, Bollack-Wismann, Diano, est rejeté partiellement par Reinhardt (qui accepte la première partie), totalement par Gigon, suivi par Kirk, Marcovich (qui y voit « only a free quoting of fr. 12 », c.r. Wheelwright, p. 206), Kahn; les fragments 87-89 de Bywater sur la notion de « génération » (cf. nos fr. 52 et 53), que Diels rejette dans la section A *Lehre* (celle des passages d'auteurs anciens portant sur la doctrine d'Héraclite), sont repris par Marcovich (fr. 108), comme par Kahn (fr. 95), parmi les « fragments », etc. En dépit de ces divergences, le nombre des fragments originaux reste du même ordre depuis plus d'un siècle¹ : 130 pour Bywater, 129 pour Diels-Kranz (126 + 49 a, 67 a, 101 a, 125 a; mais B 109 = B 95), 127 pour Walzer, 126 pour Diano, 125 pour Kahn (111, il est vrai, pour Marcovich — trop porté, semble-t-il, à réduire à d'autres des fragments qui ont leur contenu propre). Nous atteignons, quant à nous, le chiffre de 136, bien que rejetant B 46, B 105 et B 125 a, dans les fragments douteux ou apocryphes, car : 1) nous dédoublons certains fragments (B 14 = 43 + 42; B 84 ab = 84 + 114); 2) nous admettons parmi les fragments authentiques : a) B 126 a et B 129, classés par Diels comme « douteux », b) des passages d'auteurs rangés par lui dans la section A, mais où l'on peut discerner les mots mêmes d'Héraclite (A 1, § 9, p. 141, 32 DK = fr. 61 Marcovich = notre fr. 89, où le mot *σκάφαι* est d'Héraclite; A 6, p. 145, 27 = notre fr. 135, où Platon cite Héraclite; A 19, p. 149, 3-10 = nos fr. 52 et 53; A 23,

1. L'édition que Schleiermacher donna en 1807 ne recueillait que 72 fragments authentiques. L'enrichissement qui a rendu possible l'édition de Bywater est dû, d'une part, au repérage de nouveaux fragments dans les œuvres d'auteurs anciens déjà connues (cela grâce, notamment, au travail philologique et de documentation de I. Bernays et de F. Lasalle), d'autre part, à la découverte, dans la récolte de manuscrits que Minoïde Mynas fit au mont Athos en 1841-1842, du livre IX de l'*Elenchos* ou *Réfutation de toutes les hérésies* (dont le manuscrit fut inscrit en 1842 à la Bibliothèque royale de Paris sous le numéro *Suppl. gr. 464*, qui est encore le sien), qu'Emmanuel Miller publia, avec l'ensemble de la *Refutatio*, en 1851, sous le nom d'Origène. L'attribution à Hippolyte, proposée dès 1851 par Jacobi, fut confirmée en 1855 par G. Volkmar, et admise depuis généralement — quoique non unanimement. Diels n'a pu enrichir l'édition Bywater que de quelques fragments : B 4 (Bywater, *J. of Philol.*, IX, 1880, p. 230), B 3 (Diels, *Dox.*, p. 351, 20, et *Herak.*, 1901), B 115 (Schenkl, Hense, éd. de Stobée), B 67 a (Pohlenz, *Berliner Philol. Wochenschrift*, 23, 1903, p. 972), B 125 a (Zuretti, *Miscell. Salinas*, Palermo, 1907, p. 218), et les éditeurs récents travaillent sur un matériel déjà connu.

p. 149, 38 = fr. 12 Kahn = notre fr. 76), c) le fameux πάντα ῥεῖ, « Tout s'écoule », que Diels entend ignorer, alors qu'il avait sa place au moins dans la section A, puisque Simplicius se réfère « à la parole d'Héraclite, celle disant (τῷ λόγῳ τῷ λέγοντι) que tout s'écoule » (cf. notre fr. 136) — ce qui, à nos yeux, a le caractère d'une citation, même si la forme verbale de l'original est modifiée par la tournure au datif. Diels n'a-t-il pas été empêché de faire sa place au *Panta rhei* par une certaine idée qu'il se faisait d'Héraclite ? Il voyait en lui le fondateur, avant Platon, du vrai système, l'Idéalisme « which under the influence of Plato and Christianity has prevailed over other systems » (*Encycl. cit.*, p. 591) : « Inasmuch as Heraclitus is the first thinker to grasp the idea of the transcendental, he is, before Parmenides, Anaxagoras, and Plato, the founder of Idealism in philosophy » (*ibid.*, p. 592). On se bornera à remarquer que les matérialistes, au contraire, et notamment les marxistes, mettent l'accent sur le πάντα ῥεῖ (cf. Kessidi, p. 95, 152 s.; 259 s.; Kessidi observe toutefois, avec raison, que le Logos d'Héraclite « n'est pas une doctrine passagère » : « elle n'est pas soumise à la loi du *Panta rhei* découverte par lui », p. 98). Toutefois Snell, Wheelwright, par exemple, qui ne semblent pas avoir partie liée avec ce courant philosophique, retiennent πάντα ῥεῖ parmi les « fragments ».

Ce n'est pas qu'il y ait désaccord entre les éditeurs sur le critère de l'authenticité d'un fragment. Ce critère ne peut être que celui de la *littéralité* : un fragment est dit « authentique » s'il est identique *lisdem verbis*, mot pour mot, au texte original. Aucun éditeur, toutefois, n'applique ce critère dans sa rigueur : il y a des *degrés* de littéralité, dont il est amené à tenir compte. Sur les 129 fragments « d'Héraclite » retenus par Diels, trois sont en latin ! Sur les 111 fragments authentiques de l'édition Marcovich, 71 sont des « citations » (C), 5 des citations douteuses (C?), 20 des « paraphrases » (P) avec des mots imprimés en gras comme étant d'Héraclite, 6 des « réminiscences » (R) avec des mots imprimés en gras, mais 6 des « paraphrases » et 3 des « réminiscences » sans mots en caractères gras ! Une telle analyse n'a de la rigueur que l'apparence : « On ne saisit pas toujours la différence qui sépare C de P..., mais la distinction entre P et R n'est pas moins problématique », observe J. Bollack (c.r. Marcovich, p. 3). Nous nous bornons, quant à nous, à distinguer fragments authentiques et fragments douteux, ceux-ci étant, d'après leur teneur, discutés à leur place, mais leur numéro d'ordre étant précédé d'un 0. Nous entendons par fragments « authen-

tiques », qu'ils soient complets ou incomplets, ceux dont la teneur est certainement, ou à peu près certainement, héraclitéenne, et où l'on retrouve, d'une manière certaine ou très probable, les mots mêmes d'Héraclite, mais parfois en traduction (fr. B 4; B 37; B 67 a), ou dans le langage d'une autre école (fr. B 76), ou sans les formes ioniennes, ou avec d'autres formes verbales ou nominales. Des fragments classés comme « inauthentiques », parce que les mots ne paraissent pas avoir été ceux d'Héraclite, peuvent avoir une teneur héraclitéenne. Il convient donc de ne pas attacher une importance absolument décisive à la distinction des deux sortes de fragments, comme si un fragment dont le chiffre commence par un 0 était nécessairement sans intérêt pour la connaissance de la pensée d'Héraclite (il *peut*, dans quelques cas, être d'Héraclite), mais, au contraire, de prêter la plus grande attention à l'analyse et à la discussion de chacun d'eux, afin de particulariser le jugement. Aussi n'avons-nous pas voulu discuter moins soigneusement les fragments douteux que les autres. C'est, du reste, seulement à l'issue d'une telle discussion qu'ils peuvent apparaître, légitimement, comme relevant d'une catégorie ou de l'autre.

Dans quel ordre présenter les fragments? Le titre de l'œuvre indiquerait son objet essentiel, mais ce titre n'est pas connu (on lui en a, dans l'Antiquité, donné plusieurs : cf. D.L., IX, 12), et, très probablement, elle n'en avait pas. D'après Diogène (IX, 5), elle comprenait trois *logoi*, « sur le tout, sur le politique et sur le théologique ». Une telle division, artificielle et scolaire, qu'elle date ou non des commentateurs stoïciens, n'a certainement rien à voir avec l'œuvre originale — dont tout indique qu'elle était composée avec un art profond. Bywater s'en inspira néanmoins, rapprochant les fragments qui traitaient des mêmes sujets, les disposant en trois ensembles (1-90; 91-97; 98-130; cf. Burnet, p. 147, n. 1). Marcovich, sans viser à retrouver l'ordonnance de l'original, regroupe les fragments en trois sections, sur le Logos, sur le Feu, sur l'Éthique, la Politique et « le reste », la première se divisant elle-même en douze groupes, la seconde en neuf, la troisième en quatre. Ce découpage extérieur — on songe aux « divisions de Charron, qui attristent et ennuient » (Pascal, *Pensées*, fr. 62 Br.) — correspond exactement à ce qu'il ne faut pas faire : réduire en paragraphes de manuel scolaire l'œuvre qu'anime le génie. Diels, on le sait, n'a pas voulu présenter les fragments selon un autre « classement » que parfaitement arbitraire, à savoir l'ordre alphabétique des citateurs. La raison de ce choix était

probablement moins un souci de rigueur critique que la conviction de refléter ainsi la nature aphoristique et la composition astructurée du livre lui-même. Bollack et Wismann écrivent, dans le même sens, que « le livre n'a d'autre unité que l'unité de l'aphorisme » (p. 49). Or il est clair, à les étudier, que les fragments ont entre eux une unité d'une tout autre nature : ils forment système. Ils se composent entre eux, se complètent, s'éclairent mutuellement, se répondent. Pris séparément, ils restent souvent obscurs ou ambigus. Pris à la fois séparément et ensemble — *tous ensemble* —, ils constituent un tout harmonieux, d'une admirable cohérence, où chacun apporte sa note propre, sa tonalité indispensable. Ce qui est *dit*, et qui nous est montré, est la réalité dans son ensemble, telle qu'elle est maintenant et sera toujours, dans son immuable mouvance, car il n'est rien à la fois de plus permanent et de plus changeant que le monde. « *Tout s'écoule* »; mais tout s'écoule *toujours* (cf. ἀεὶ πάντα ῥεῖ, Simpl., in *Phys.*, p. 1313, 8 s. Diels), donc selon des lois immuables. Il ne suffit pas que « tout s'écoule »; encore faut-il que tout continue indéfiniment à s'écouler, sans fin et sans retour. Car éternelle est la non-éternité.

Nous avons laissé complètement de côté l'idée de reproduire plus ou moins exactement la disposition originelle des fragments. L'ordre suivi n'est pas non plus celui dans lequel nous exposerions le système. Il s'agit de l'ordre même de notre recherche et de notre analyse, celui qui nous permettait d'avancer de la manière la plus méthodique dans l'intelligence des fragments. Les notions et les textes les plus aisés à entendre viennent d'abord, les notions difficiles n'apparaissent que plus tard : la notion de « feu » avec le fragment 80 (B 30), la notion d'« âme » avec le fragment 75 (B 107), puis le fragment 94 (B 36) et les suivants. L'ordre adopté peut être dit « phénoménologique » : l'entendement suit le chemin par lequel entrer le plus sûrement, prudemment, et progressivement, dans les profondeurs du système ; il s'agit d'une sorte de phénoménologie de l'intelligence du texte. Le fragment B 1 se trouvait, d'après Aristote et Sextus, « au commencement » du livre. C'est aussi un de ceux qui soulèvent, à nos yeux, quant à la façon dont il doit être compris, le moins de problèmes réels. Aussi l'avons-nous commenté avant tout autre, à l'exception d'un seul : nous avons placé en tête, comme Bywater, le fragment 50, parce que, B 50 une fois compris, B 1 devient plus aisé à comprendre : on obtient un gain de rationalité. Ensuite, pour passer du fragment *n* au fragment *n + 1*,

nous n'avons fait que suivre une loi d'affinité : le fragment $n + 1$ est, de tous les fragments restants, celui qui paraît avoir le plus d'affinité avec le fragment n , l'« affinité » elle-même étant saisie non par application d'une règle générale, mais, chaque fois, par un acte particulier du jugement. Au reste, si nous avons rarement hésité, et si notre progression s'est faite, en général, avec un sentiment de nécessité, c'est, croyons-nous, que l'ordre suivi est, en définitive, profondément rationnel. Cela, il appartient toutefois au lecteur de le vérifier, à la lecture de l'ensemble.

Diels s'en était tenu au texte et à la traduction des fragments — justifiés par un bref commentaire. Marcovich, après Bywater et Walzer, a voulu donner, pour chaque fragment, le corpus complet des témoignages, avec apparat critique. Il ne s'agissait pas de refaire son très beau travail — qui reste fondamental. Il suffit au philosophe de savoir, parmi toutes les références à un fragment, laquelle se rapproche le plus de la citation exacte, ou, à défaut, de l'allusion précise *ad verbum*. Nous proposons, pour chaque fragment, un texte critique avec un apparat allégé (car, comme le note Bollack, c.r. cité, p. 4, n. 2, il n'y a pas lieu de reproduire, dans un apparat critique, toutes les conjectures plus ou moins fondées, parfois gratuites, que l'on a pu faire), une traduction commandée par le seul souci de l'exactitude, un commentaire philologique réduit à l'indispensable, et, en revanche, un commentaire philosophique aussi développé que le permettait le projet d'ensemble de présenter la totalité des fragments dans un seul ouvrage. Ce commentaire ne constitue encore qu'un travail analytique; même si les articulations et la cohérence de la pensée d'Héraclite en ressortent nettement, il ne tient pas lieu d'un exposé synthétique du système, mais le prépare.

En achevant, je voudrais dire mon amicale reconnaissance à André Comte-Sponville et à Pierre Thillet qui ont porté à ce livre un intérêt particulier, et m'ont aidé dans la correction des épreuves.